

Chapitre 2

La lutte pour les droits civiques (1955-1965)

En septembre 1954, Martin Luther King est nommé pasteur à Montgomery, capitale de l'Alabama, dans la paroisse baptiste de Dexter Avenue. Il s'agit d'une paroisse noire assez bourgeoise et intellectuelle, composée de médecins, d'instituteurs, de professeurs d'Université et d'hommes d'affaires, peu familiers des appels constants à l'émotion qui scandaient les cultes à Atlanta : ce contexte convient parfaitement au jeune pasteur de vingt-cinq ans. Martin Luther King est un bourreau de travail, extrêmement bien organisé : il se lève tous les matins à cinq heures trente, commence sa journée en travaillant trois heures à la rédaction de sa thèse, puis se rend à l'église pour assurer de multiples rendez-vous, et ses soirées sont consacrées à des réunions de travail ou de prière. Il passe quinze heures par semaine à préparer ses sermons, qu'il apprend par cœur afin de prêcher sans notes, pendant une quarantaine de minutes. Plus tard, il les improvisera à partir d'un simple plan, solidement

structuré. Ses prédications ont d'emblée une portée sociale affirmée, et sont très vite vivement appréciées. Dès son arrivée à Montgomery, Martin Luther King recommande à tous ses paroissiens de s'inscrire sur les listes électorales et de militer à la NAACP. Ce mouvement compte déjà cinq cent mille membres à travers les États-Unis; mais il reste prudent, évite les actions de masse, de peur d'être soupçonné de connivence avec le communisme. Martin Luther King fait la connaissance de Ralph Abernathy, pasteur de la première Église baptiste de Montgomery, qui deviendra son meilleur ami et son plus fidèle lieutenant.

Les quinze premiers mois du ministère pastoral de Martin Luther King à Montgomery sont, de l'aveu de son épouse, les plus sereins et les moins compliqués qu'ils aient jamais connus. Leur première fille, Yolanda Denise, dite Yoki, naît le 17 novembre 1955. Deux semaines plus tard, l'histoire allait basculer.

Premier acte: Montgomery (décembre 1955 – décembre 1956)

L'histoire de la lutte pour les droits civiques s'étend sur dix années, et compte huit étapes: nous retracerons chacun des actes de drame. Le premier, véritable baptême du feu, a pour cadre Montgomery.

Montgomery est une cité de l'Alabama qui compte cent trente mille habitants, quatre-vingt mille Blancs, et cinquante mille Noirs. Conformément aux lois *Jim Crow*, la ségrégation est totale dans les lieux publics. Pour ce qui concerne les transports en commun, la règle est la suivante :

des places sont réservées pour les Blancs à l'avant, et d'autres pour les Noirs à l'arrière; un Noir ne peut s'asseoir à côté d'un Blanc, et ne peut non plus s'asseoir à une place réservée aux Blancs même si elle est disponible et que toutes les places réservées aux Noirs sont occupées; il doit donc rester debout devant un siège vide; en revanche, les Noirs doivent céder leur place à un Blanc quand tous les sièges réservés aux Blancs sont occupés; en outre, il est interdit aux Noirs de s'installer à partir de la porte avant, ils doivent donc monter à l'avant pour acheter leur ticket, puis redescendre pour remonter par la porte arrière; beaucoup de chauffeurs (tous blancs) s'amuse alors à démarrer en trombe, ce qui a déjà provoqué un certain nombre d'accidents, certains mortels.

La NAACP cherche depuis de longs mois à mettre fin à ces humiliations, en demandant la déségrégation des transports en commun, et l'embauche de chauffeurs noirs. Elle aurait pu profiter de deux incidents survenus au cours de l'année 1955. En mars, en effet, une jeune fille noire de quinze ans refuse de céder sa place à un Blanc alors que tous les sièges réservés aux Blancs sont occupés; elle est arrêtée sur le champ et doit payer une amende. La situation se reproduit en octobre, avec une jeune Noire de dix-huit ans. Mais dans les deux cas, la NAACP ne bouge pas, car la première est une adolescente enceinte, et le père de la seconde est alcoolique. Il fallait un profil irréprochable, au regard des valeurs socioreligieuses du Sud profond, pour mener une campagne efficace.

Le 1^{er} décembre 1955, Rosa Parks, une couturière noire de quarante-deux ans, rentre fatiguée de sa journée de travail. Un passager blanc exige qu'elle lui laisse sa

place ; elle résiste. Jetée en prison, elle sera immédiatement libérée sous caution. La NAACP décide de s'appuyer sur cet incident pour lancer une action de boycott des autobus de vingt-quatre heures, afin de demander la déségrégation dans les transports en commun. En raison de son charisme fédérateur, Martin Luther King est sollicité pour prendre la parole dans une réunion houleuse. La communauté noire a en effet toujours été divisée en classes et en cliques, et elle l'est à nouveau sur l'opportunité et sur le choix de l'action. Tout le monde découvre alors, et Martin Luther King le premier, ses exceptionnels talents d'orateur, qui unifient l'assemblée de manière indéfectible. Il est élu président d'une nouvelle organisation créée pour l'occasion : la MIA (*Montgomery Improvement Association*, Association pour la promotion [des Noirs] de Montgomery), et sera le porte-parole d'un mouvement qu'il n'a pas initié.

La date du boycott est fixée au lundi 5 décembre. Le dimanche au culte, tous les pasteurs exhortent leurs fidèles à prendre part à l'action. Comment toucher tous les autres Noirs de la ville ? Les journaux blancs s'en chargeront, grâce à un article outragé, rédigé après qu'une femme blanche ait trouvé un tract que sa bonne noire avait laissé dans la cuisine. Martin Luther King raconte cette journée mémorable :

« Ma femme et moi nous sommes levés plus tôt que d'habitude le lundi matin. Nous étions debout et habillés de pied en cap dès cinq heures et demie. Le jour de la protestation était arrivé et nous étions bien décidés à ne pas manquer le premier acte du spectacle qui allait se dérouler. »

« Heureusement, il y avait un arrêt d'autobus à deux mètres à peine de notre maison. Nous pouvions observer le lever de rideau depuis notre fenêtre. Et nous avons donc attendu pendant une interminable demi-heure. Je me trouvais dans la cuisine en train de boire mon café lorsque j'ai entendu Coretta crier: "Martin, Martin, viens vite!" J'ai posé ma tasse et me suis précipité dans la salle de séjour. Comme je m'approchais de la fenêtre, Coretta m'a montré joyeusement du doigt un autobus qui avançait lentement. "Chéri, il est vide!" Je pouvais à peine croire ce que je voyais. Comme je le savais, la ligne de Jackson-Sud qui passait devant chez nous transportait plus de passagers noirs que toute autre ligne de Montgomery, et ce premier bus était ordinairement rempli de domestiques en route vers leur lieu de travail. Tous les autres autobus allaient-ils connaître le même sort que le premier? Nous avons attendu impatiemment le passage de l'autobus suivant. Quinze minutes plus tard, nous l'avons vu descendre la rue, tout aussi vide que le précédent. Puis est arrivé un troisième autobus qui, lui aussi, était vide, mis à part deux passagers blancs.

« J'ai sauté dans ma voiture et pendant près d'une heure j'ai fait le tour des rues principales en scrutant chaque autobus qui passait. À l'heure de pointe de la circulation matinale, je n'ai pas vu plus de huit passagers noirs qui voyageaient en autobus. Au lieu des soixante pour cent de participation que nous avions espérés, il semblait que nous avions atteint quasiment les cent pour cent. Un miracle s'était produit. La communauté noire, jusque-là endormie et passive, était désormais bel et bien réveillée. « Et cela a continué pendant toute la journée. À l'heure de pointe dans l'après-midi, les autobus étaient toujours

aussi vides de passagers noirs qu'ils l'avaient été dans la matinée. Les étudiants de l'Alabama State College faisaient avec entrain de la marche à pied ou de l'auto-stop. Les travailleurs avaient trouvé d'autres moyens de transport ou couvert le trajet à pied. On voyait des hommes chevaucher leurs mules pour aller travailler, et plus d'une carriole tirée par un cheval a dévalé les rues de Montgomery ce jour-là.

« Aux heures de pointe, les trottoirs étaient envahis par une foule de travailleurs et de personnels domestiques qui rentraient patiemment de leur lieu de travail, situé parfois à plus de quinze kilomètres de leur domicile. Ils savaient pourquoi ils marchaient, et cela se voyait dans leur manière de se tenir. Et en les regardant, je me disais qu'il n'y a rien de plus majestueux que le courage déterminé dont font preuve les individus lorsqu'ils acceptent de souffrir et de se sacrifier pour leur liberté et leur dignité ».

Devant ce premier succès inespéré, le boycott est reconduit, et finalement décidé jusqu'à satisfaction des revendications : déségrégation et embauche de conducteurs noirs. Il s'agit alors de tenir dans la durée : de trouver des moyens de transport alternatifs (à pied, à cheval, en taxi, par covoiturage...), de résister aux menaces et aux pressions de toutes sortes (par exemple celles exercées sur les compagnies d'assurances des voitures), d'utiliser les procès comme des tribunes, et de ne pas répondre aux provocations. Mais les Noirs sont eux-mêmes surpris de leur force collective et de la paralysie économique qu'elle entraîne : ils recouvrent le sens même de la dignité.

Le 27 janvier 1956, après sept semaines de boycott, Martin Luther King, assailli de doutes, va vivre une expérience spirituelle décisive :

« Je m'étais mis au lit tard, après une journée épuisante. Coretta s'était déjà endormie et alors que j'étais sur le point de m'assoupir, le téléphone a sonné. Une voix furieuse criait : "Écoute, sale nègre, on en a ras le bol de toi. Avant la semaine prochaine tu regretteras d'être venu à Montgomery". J'ai raccroché, mais je n'ai pas pu trouver le sommeil. On aurait dit que toutes mes craintes m'accablaient d'un seul coup. J'avais atteint le point de saturation.

« Je suis sorti du lit et j'ai commencé à faire les cent pas. J'avais déjà entendu ce genre de propos auparavant, mais pour je ne sais quelle raison, cette nuit-là, ils me rendaient nerveux. J'ai éteint et essayé de me rendormir, mais sans y parvenir. J'étais déprimé, désorienté, et je me suis donc relevé. Finalement je suis allé à la cuisine me faire chauffer du café. J'étais prêt à tout lâcher. Assis devant ma tasse de café à laquelle je n'avais pas touché, j'ai tenté de réfléchir à un moyen de sortir de scène sans avoir l'air d'un lâche. Je suis resté assis là à penser à ma merveilleuse petite fille qui venait de naître. Soir après soir, en rentrant, je voyais son gentil petit sourire. Je me suis mis à penser à l'épouse dévouée et loyale qui dormait dans l'autre pièce. Et qu'elle pouvait m'être enlevée, ou que je pouvais lui être enlevé. À ce stade, je ne le supportais plus. Je me sentais faible. Une petite voix me disait : "Tu ne peux plus faire appel à papa maintenant, tu ne peux même plus faire appel à maman. Il ne reste plus qu'à t'en remettre à ce quelque chose dont ton père

avait l'habitude de te parler, cette puissance qui est seule capable d'ouvrir une porte de sortie quand il n'y en a pas". La tête dans les mains, penché au-dessus de la table de la cuisine, je me suis mis à prier à voix haute. Les paroles que j'ai adressées à Dieu au milieu de cette nuit-là résonnent encore dans mon esprit : "Seigneur, je suis ici-bas en train de chercher à bien faire. Je fais ce que je pense être juste. Je prends ici position pour ce que je crois juste. Mais, Seigneur, je dois avouer que je me sens faible en ce moment, je sens que je flanche. Je suis en train de perdre courage. Aujourd'hui, j'ai peur. Et je n'ai pas le droit de le laisser voir aux autres parce que s'ils me voient faible et découragé, ils commenceront à se sentir faibles, eux aussi. Les gens me demandent de les guider et si je me tiens devant eux sans force et sans courage, ils vont flancher, eux aussi. Je suis à bout. Je n'ai plus de forces. J'en suis au point où je ne peux pas y arriver tout seul".

« Il m'a semblé entendre alors une voix intérieure, tranquille et rassurante qui disait : "Martin Luther, dresse-toi pour défendre le bien. Dresse-toi pour défendre la justice. Dresse-toi pour défendre la vérité. Et voilà, je serai avec toi. Même jusqu'à la fin du monde".

« Je vous le dis, j'ai vu l'éclair briller. J'ai entendu le tonnerre rugir. J'ai senti les vagues du péché tenter de submerger mon âme. Mais j'ai entendu la voix de Jésus me dire de continuer à me battre. Il a promis de ne jamais m'abandonner. À ce moment-là j'ai senti la présence du Divin comme jamais auparavant. Presque aussitôt mes craintes ont commencé à se dissiper. Mes incertitudes ont disparu. J'étais prêt à tout affronter ».

Trois nuits plus tard, le 30 janvier, une bombe explose au domicile de la famille King, sans faire de blessés. Mais une foule houleuse et armée se rassemble rapidement et crie sa colère face à des policiers blancs très nerveux. Martin Luther King trouve les mots pour l'apaiser et l'exhorte à renoncer à toute vengeance. De ces deux nuits-là, celle de la voix et celle du feu, celle de la promesse et celle de l'épreuve, peut être datée la véritable conversion pratique du pasteur noir à la non-violence. Il décide d'ailleurs de se débarrasser de l'arme à feu qu'il possédait jusqu'alors chez lui, pour se défendre en cas d'agression ! La non-violence n'est plus une simple philosophie ou une conception du monde : elle devient tout à la fois une force spirituelle et une stratégie de lutte. Cette mutation est confirmée par l'arrivée à Montgomery, en mars 1956, de Bayard Rustin, leader de la WRL (*War Resisters League*, Ligue des résistants à la guerre), et militant d'IFOR (*International Fellowship of Reconciliation*, Mouvement international de la réconciliation), réseau mondial qui prône la non-violence évangélique. Bayard Rustin, de spiritualité quaker, originaire de Pennsylvanie, objecteur de conscience, incarcéré vingt-huit mois durant pour insoumission au cours de la seconde guerre mondiale, riche d'une expérience déjà longue dans la non-violence, va devenir l'un des piliers de la lutte. Avec Ralph Abernathy et Martin Luther King, un trio, bientôt appelé à s'étoffer, va se constituer entre des personnalités très complémentaires, liées par une inaltérable amitié.

Avec un tel leadership, et des dizaines de milliers de combattants non-violents qui puiseront leur discipline et leur persévérance dans l'expérience fondatrice de la dignité recouvrée, le boycott va s'inscrire dans la durée. Certains

Blancs vont l'aider bien involontairement, en allant chercher leurs bonnes noires chez elles, pour être sûres qu'elles viendront travailler... Il s'agit, pour les responsables du mouvement, d'inverser un rapport de forces au départ défavorable, en jouant des contradictions entre intérêts divergents : les intérêts économiques de la compagnie de transports en commun, dont le siège est à Chicago, dans un État non-ségrégationniste, contre les intérêts idéologiques de la municipalité de Montgomery et de l'État d'Alabama, marqués par un racisme séculaire et une farouche volonté de maintenir la suprématie blanche. Au bout de trois cent quatre-vingt jours de boycott, en décembre 1956, au bord de la faillite, la compagnie cède, et la Cour suprême des États-Unis déclare anticonstitutionnelle la ségrégation dans les transports en commun. Le Conseil municipal de Montgomery doit céder à son tour. Cette double victoire scelle la crédibilité de la non-violence aux yeux des Américains, Blancs et Noirs, et signe la mise en marche d'un peuple qui a désormais relevé la tête et surmonté sa peur, et que plus rien ne semble pouvoir arrêter. Mais le chemin est encore long vers la totale égalité des droits.

Deuxième acte : À partir de Greensboro (1960)

Le triomphe de Montgomery assure immédiatement à Martin Luther King une stature nationale et internationale. Il est constamment invité à travers les États-Unis pour parler de l'expérience de la lutte : en 1957, il donne quatre conférences par semaine ; en 1958, il parcourt plus d'un million de kilomètres... Il est reçu par le président Eisenhower, mais ses actions ne recevront aucun soutien des autorités fédérales avant l'élection de Kennedy en 1960. *Time*